Platon

Le mythe fondateur de la cité, *République*, III, 414b—415d

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Socrate parle à Glaucon.

« Comment nous y prendrons-nous pour faire croire un beau mensonge, tout d'abord aux magistrats eux-mêmes, et, si nous le pouvons, aux autres citoyens ?

Quel mensonge ? demanda-t-il.

Ne t'attends pas à quelque chose de nouveau ; c'est une histoire phénicienne, qui s'est passée déjà en beaucoup d'endroits, comme l'ont dit et l'ont fait croire les poètes, mais qui n'est pas arrivée de nos jours, qui peut-être n'arrivera jamais, et qui est bien difficile à persuader.

Il me semble, dit-il, que tu fais bien des façons pour t'expliquer.

Tu verras, dis-je, quand j'aurai parlé, que j'ai bien raison d'hésiter.

Parle sans crainte, dit-il.

Je vais le faire, bien que je ne sache où prendre la hardiesse et les expressions convenables ; et je vais essayer de persuader d'abord les magistrats eux-mêmes et les soldats, ensuite les autres citoyens que toute l'éducation et l'instruction qu'ils ont reçues de nous et dont ils croyaient éprouver et sentir les effets ne sont autre chose qu'un songe, qu'en réalité ils étaient alors formés et élevés dans le sein de la terre, eux, leurs armes et tout leur équipement, qu'après les avoir entièrement formés, la terre, leur mère, les a mis au jour, qu'à présent ils doivent regarder la terre

qu'ils habitent comme leur mère et leur nourrice, la défendre si on l'attaque, et considérer les autres citoyens comme des frères, sortis comme eux du sein de la terre.

Ce n'est pas sans sujet, dit-il, que tu as balancé si longtemps à faire ce mensonge.

J'avais en effet de bonnes raisons, répondis-je ; mais écoute néanmoins la fin du conte. Vous qui faites partie de la cité, vous êtes tous frères, leur dirai-je, continuant cette fiction ; mais le dieu qui vous a formés a mêlé de l'or dans la composition de ceux d'entre vous qui sont capables de commander ; aussi sont-ils les plus précieux ; il a mêlé de l'argent dans la composition des gardiens ; du fer et de l'airain dans celle des laboureurs et autres artisans. Comme vous sortez tous de la même souche, vous aurez pour l'ordinaire des enfants qui vous ressembleront ; mais il peut se faire que de l'or naisse un rejeton d'argent, et de l'argent un rejeton d'or, et que les même variations se produisent entre les autres métaux. Aussi le dieu enjoint-il aux magistrats tout d'abord et avant tout de surveiller les enfants, et de prêter l'attention la plus curieuse au métal qui entre dans la composition de leur âme ; et, si leurs propres enfants ont quelque mélange d'airain ou de fer, d'être sans pitié pour eux, et de rendre à leur nature la justice qui lui est due, en les reléguant parmi les artisans et les laboureurs ; si de leur côté ces derniers ont des fils qui laissent voir de l'or ou de l'argent, de reconnaître leur valeur et de les élever au rang soit de gardiens, soit de guerriers, parce qu'il y a un oracle qui dit que la cité périra, lorsqu'elle sera gardé par le fer ou l'airain. Et maintenant, sais-tu quelque moyen de faire croire à cette fable ?

Aucun, dit-il, pour la génération dont tu parles ; mais on pourra la faire croire à leurs fils, à leurs descendants, et aux hommes de l'avenir.

Dussions-nous borner là notre action, dis-je, ce serait excellent pour les engager à se dévouer davantage à la cité et à leur concitoyens ; car je crois deviner ta pensée ».

Introduction

Quand on lit vraiment *La République*, on est toujours surpris d'avoir entendu parler, de continuer d'entendre parler de la « cité idéale de Platon ». Quelle cité idéale, en effet ? Sans doute Socrate fait-il l'effort de développer l'idée d'une cité « théorique », qui n'existe que dans le discours *<en logo>*, puisqu'il a décidé de lire sur celle-ci la justice ou l'injustice possibles, là où elles seraient écrites en bien plus gros caractères que sur une âme. Une cité imaginée dans le discours, cela ne signifie pas une cité parfaite, idéale, loin s'en faut. C'est que, dès le début de la fiction, nous avons abandonné une cité qui satisferait simplement les besoins : où nous boirions de l'eau pure, mangerions du pain et des fruits, dormirions sur l'herbe moelleuse, en caressant rêveusement des agneaux, les oreilles bercées du chant des oiseaux. Santé, sobriété, paix, seraient le cas dans cette première forme de vie ensemble. Mais Glaucon a réagi négativement à ce charmant tableau d'une Arcadie perdue : — Ah non ! ce serait une cité de porcs ! La concession que lui accorde Socrate, c'est qu'il accepte que cette cité théorique réponde, non aux seuls besoins, mais également aux désirs, qu'elle permette aux citoyens de vivre dans les délices. Faire place au luxe, c'est le premier pas qui introduit l'imperfection : la cité en devient « gonflée d'humeurs » *<phlegmainousan polin>* , *République*, 372e . Elle accueille en son sein les marchands, les artistes, les médecins ; mais surtout, puisqu'elle a besoin de produits variés, puisqu'elle écoute l'insatiable désir de posséder, elle va vouloir étendre son territoire, elle va engager des guerres. (373e). Et donc, en plus les cultivateurs et artisans indispensables à la vie, qui vivent chez elle, la cité va vouloir avoir des guerriers, elle va devoir élever des remparts, bâtir des casernes. Socrate appelle les soldats des « gardiens » : car la cité en somme est un territoire délimité par des frontières qu'elle désirerait au moins conserver, au mieux repousser. Dès lors, s'ensuivent les luttes entre cités, s'impose l'opposition entre les citoyens et les étrangers, les amis du dedans, les ennemis du dehors. Et, comme les chiens de garde aboient quand un inconnu s'approche, les gardiens se dressent contre les hommes des autres cités : s'ils les aperçoivent depuis les remparts, ils tendent leurs arcs, ils les menacent, ils tirent ; les autres se cachent sous leurs casques, derrière leurs boucliers. Enfin, cette cité gonflée d'humeurs,

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

guerrière, va être coiffée par un gros mensonge, son mythe fondateur. Cela peut-il aller plus mal ?

Le rejeton du discours, la cité, est un enfant mal né. Pour que la cité ressemble à une cité qui poursuive la puissance et la richesse, pour qu'Adimante et Glaucon jouent le jeu de la recherche de la justice en elle, Socrate a concédé d'aller chercher dans la réserve un modèle d'occasion. Et, logiquement, l'exposé sur la cité théorique commence par un mythe que Socrate estime « *pseudos* », faux, avec insistance. C'est la cerise sur le gâteau.

> « Mais, repris-je, comment nous y prendrons-nous pour faire croire un beau mensonge, tout d'abord aux magistrats eux-mêmes, et, si nous ne le pouvons, au reste de la cité ? » (*République*, 414b-c)

I. Des mythes primordiaux

1. Le mensonge que Socrate juge nécessaire de faire croire à ceux qui dirigent la cité (les archontes, 413c), ainsi qu'aux soldats <s*tratiotas*>, 414d et à tous ceux qui vivent dans la cité, d'où vient-il, et surtout qui va le donner à croire, si tous ceux qui sont dans la cité en doivent être persuadés – tous, sans exception !- ? Qui va le proposer ? Est-ce un législateur ? Non, son travail est différent ! Socrate nous donne des indices : il va reprendre une vieille histoire, déjà racontée par les poètes, dit-il. Pour répondre à la question « qui donc narre le mythe ? », nous pouvons imaginer que la belle histoire passe par la voix des poètes, de ceux qui ont déjà, dans le pourtour de la Méditerranée, proposé et fait circuler bien des légendes. Ainsi notre cité théorique n'est pas réfléchie comme un établissement colonial nouveau, où tout serait mis en œuvre par un urbaniste et par un législateur œuvrant sur des terres conquises et tentant d'instituer de bonnes lois. Non, la première surprise, c'est qu'elle hérite d'un passé, d'histoires transmises par les poètes, qu'elle s'inscrit dans une culture ancienne. Mais si le mythe que propose Socrate est traditionnel, ne devrait-il pas être adopté facilement, puisque tout le monde en un sens le sait déjà ? Aussi est-il étonnant que Socrate estime la version qu'il va en proposer « difficile à persuader ». Voudrait-il suggérer qu'il n'est pas certain que les « grecs croyaient à leurs mythes » comme Paul Veyne se l'était demandé ?

Admettons donc que « l'on » raconte le gros mensonge à tous ceux, petits et grands, qui sont dans la cité. Mais alors, cela signifie-t-il que toute cité, pour se justifier, cultive un « beau mensonge », de toute façon ? Aurons-nous affaire ici à un jeu d'idées indispensable à toute vie politique ? Avons-nous ici un condensé de l'idéologie politique, depuis la nuit des temps jusqu'à présent ? Car nous percevons très bien la fin visée par le message élémentaire suivant : il faut faire croire aux citoyens qu'ils sont frères entre eux, que chacun doit accepter sa place et son rôle dans une société divisée en classes, et que tous les citoyens doivent défendre leur mère-patrie. Le message, il est vrai, n'est rien de nouveau sous le soleil ! Le mensonge légitime la guerre, la violence. La vie politique enveloppe bien toujours ces deux prédicats : le mensonge, la violence.

Mais n'y a-t-il pas aussi quelque chose d'original dans la version de ces vieux mythes que propose ici Socrate ? Si oui, probablement est-ce le thème de « l'élevage et de l'éducation » <*trophé kai paidéia*>, 414d, présenté d'abord comme un processus naturel, puis comme soin le plus important pour le magistrat qui doit corriger la nature : l'Etat en vient à surveiller les enfants, à veiller sur leur formation.

2. Le mythe répond à une question. Si, pour qu'une cité existe, il lui faut au moins un territoire, comment dira-t-elle : « mon » sol, « mon » pays ? Le plus efficace est un mythe d'autochtonie : les citoyens sont tous sortis de cette terre, comme les arbres et les plantes qui y ont poussé et demeurent en leur lieu ; ils y ont, comme nous l'entendons encore dire maintenant

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

bêtement, « leurs racines ».[1] Nous n'y pourrons jamais croire, puisque nous savons parfaitement que ce sont des hommes et des femmes qui enfantent des hommes et des femmes : des vivants bipèdes marchant sur le sol. « Sans doute, ô le meilleur des hommes, lui dirais-je, ai-je moi aussi des proches ; car, pour parler comme Homère, je ne suis pas né d'un chêne, pas davantage d'un rocher, mais bien d'autres hommes : en sorte que moi aussi j'ai des proches ; en outre, j'ai des enfants, Athéniens », dit Socrate plaidant (*Apologie de Socrate*, 39d). L'idée que nous sommes des fruits de notre sol natal est clairement un mensonge : les peuples furent nomades, les peuples ont migré, les peuples en ont envahi d'autres.

Pour le dénier, l'histoire phénicienne, l'histoire thébaine, l'histoire athénienne (entre autres) proposent des mythes d'autochtonie. L'histoire phénicienne raconte que Cadmos jeta sur une plaine des dents de dragon, d'où jaillirent les guerriers thébains, nés adultes, et prêts au combat. L'histoire athénienne raconte qu'Erichthonios (ou Erichtée) fut enfanté par le sol. Alors qu'Héphaïstos tout excité poursuivait Athéna de ses assiduités, elle, elle le fuyait et lui échappa ; la terre recueillit le jet de la semence de l'amoureux éconduit, et un enfant miraculeux naquit, Erichthonios, qui devint le roi d'Athènes[2].

Platon a lui-même, ailleurs, exercé une ironie mordante dans l'oraison funèbre qu'il écrivit dans le *Ménexène*. Il y parodie une oraison de Périclès, et attribue ce discours à Aspasie, sa compagne. Aspasie devait commencer l'oraison funèbre par la déclaration que les Athéniens n'avaient pas pour ancêtres des envahisseurs, mais « bien plutôt des autochtones résidant et vivant en une authentique patrie, nourris, non comme les précédents, par une marâtre, mais par leur mère, cette terre sur laquelle ils résidaient ». Les Athéniens seraient bien des gens nés ici même. Leur terre, leur mère, est chère aux dieux.

> « Ce qui témoigne en faveur de notre dire, c'est le débat qui s'est élevé à son sujet entre les divinités, ainsi que le jugement rendu : comment une terre à laquelle les Dieux ont donné leur louange, ne serait-elle pas justifiée à recevoir la louange des hommes, de tous sans exceptions ? Un deuxième motif de louange serait encore justifié en ce qui la concerne : c'est que, en ces temps reculés où toute la terre produisait et faisait croître des vivants de toutes espèces, animaux aussi bien que végétaux, en ces temps-là la terre qui est la nôtre, s'étant révélée impropre à produire des animaux sauvages, et nette de leur présence, s'est en revanche par elle-même fait, entre les vivants, choix de l'homme et elle l'a engendré : lui, le vivant qui en intelligence surpasse les autres, le seul à croire en une justice et en des dieux.» *(Ménexène*, 237 d)

La Terre-mère exceptionnelle fait naître « l'homme », et cet homme est athénien, justement, le seul à croire en la justice et en des dieux !

Eh bien, nous pouvons comprendre, dans ce cas précis, pourquoi Socrate espère faire croire son mythe mensonger à la cité possible dont il esquisse les plans. La preuve en est donnée par Cicéron. Il dit d'abord, dans son traité *L'Orateu*r, que si le plus grand orateur grec fut Démosthène, l'écrivain supérieur à tous les autres fut Platon, qui savait faire attention aux sonorités du discours. Il enchaîne : « Ce discours funèbre qu'il composa, suivant l'usage d'Athènes, en l'honneur des guerriers morts pour la patrie, fut trouvé si beau que la loi ordonne, comme vous le savez, que tous les ans on en fasse une lecture publique. » (*L'Orateur*, 1, 44, p. 111 de la reproduction BNF de l'édition de 1840) Cela veut bien dire que les Athéniens furent

1 Tous ? - Notons que la cité théorique de Platon ignore la possibilité d'esclaves : - est-ce que par là elle se sépare des cités grecques du temps en n'ayant que des citoyens ? Ou Platon a-t-il « oublié » de parler des esclaves ? Nous ne le savons pas. La constitution proposée dans les *Lois* envisage leur présence.

2 Une variante : Hephaïstos étreignit Athéna, la vierge farouche, la pucelle ; mais elle se dégagea de ses bras. Alors Héphaïstos éjacula contre sa cuisse. Athéna essuya le sperme avec une poignée de laine qu'elle jeta avec dégoût. Alors, la laine tomba sur le sol, féconda accidentellement la Terre-mère ; mécontente, la Terre refusa d'élever l'enfant qui naquit d'elle. Et Athéna décide de s'en occuper elle-même : elle l'appela Erichthonios, et le confia à un couple royal (Robert Graves : *Les mythes grecs*, p. 156).

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

pendant des siècles insensibles à l'ironie de Platon, que pour eux, son discours fut tout bon : ils ont cru, ils ont aimé le beau mensonge qu'Aspasie aurait dû prononcer ! Ils le redemandaient chaque année !

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés